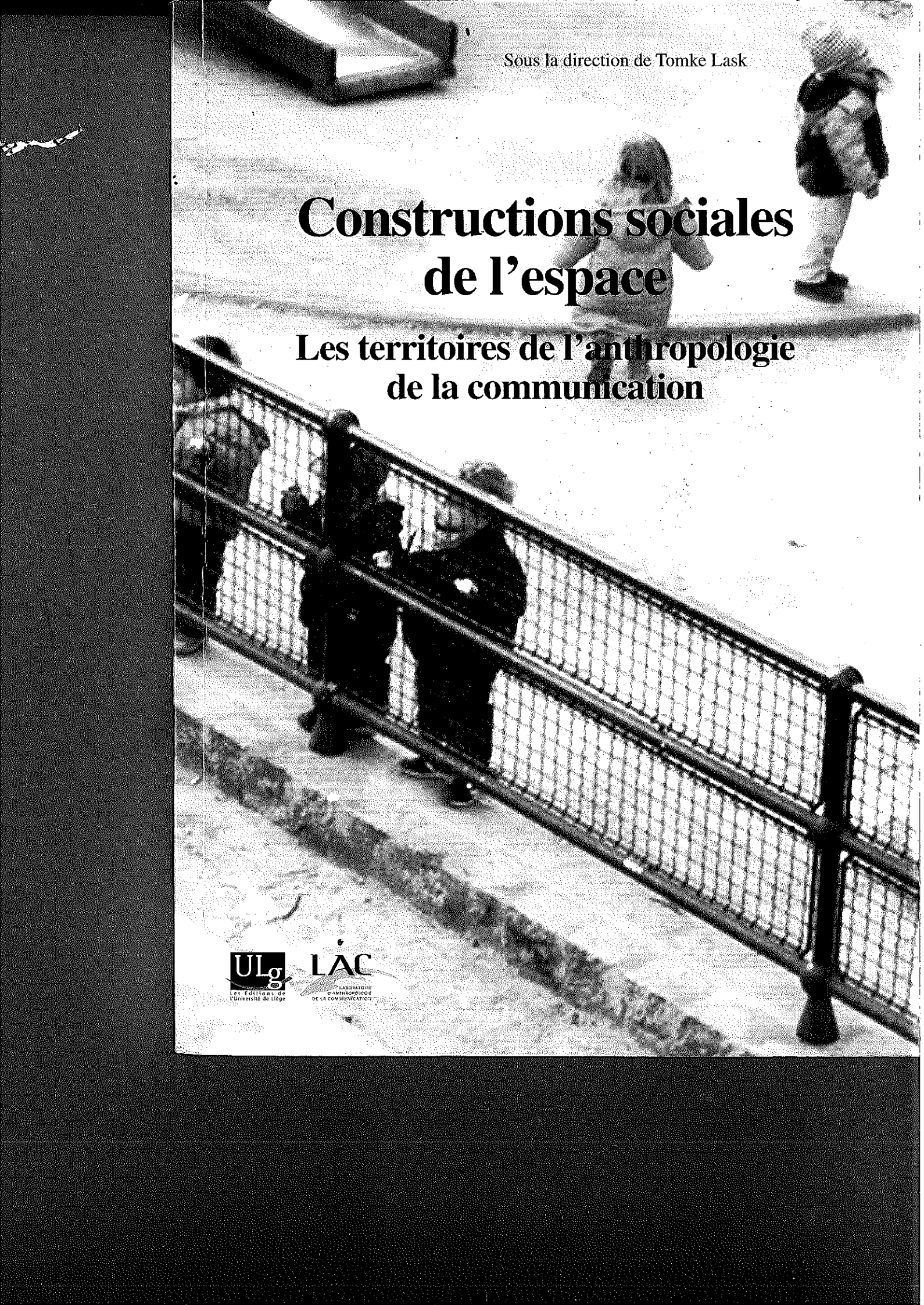


A black and white photograph of a public space, possibly a park or plaza. In the foreground, a metal fence with a diamond mesh pattern runs diagonally across the frame. Behind the fence, several people are walking. One person is in the upper right, wearing a hat and a dark jacket. Another person is in the center, wearing a light-colored dress. A third person is partially visible on the left, behind the fence. The ground is paved. In the top left corner, there is a small, dark, rectangular object, possibly a trash can or a bench.

Sous la direction de Tomke Lask

Constructions sociales de l'espace

Les territoires de l'anthropologie
de la communication

ULg
Les Editions de
l'Université de Liège

LAC
LABORATOIRE
D'ANTHROPOLOGIE
DE LA COMMUNICATION

Espace construit

Pierre Frankignoulle

Lors de cette session consacrée à l'espace construit, les différents intervenants font état de recherches et réflexions sur différents terrains : le port de Bonifacio, le mega-complexe de loisirs de Kinépolis, les « grands projets urbains » de Tourcoing ou les espaces autour des villes au Gabon. Quoique structurellement différents, ces terrains permettent néanmoins de mettre à jour certaines notions communes, dont, en particulier, celle d'appropriation.

Au travers de ces différentes situations, l'on voit que l'espace est avant tout considéré comme une ressource qui met en jeu des relations d'appropriation qui sont elles-mêmes génératrices de conflits d'usage, de propriété, d'exploitation. Comme le montre l'exemple de Bonifacio et du multiplex (D. Jamar, B. Zitouni), l'appropriation n'est pas une relation à l'espace, mais avant tout une relation entre groupes et/ou acteurs à propos de l'espace.

L'exemple du Nord de la France (P. Micchialino) montre, au niveau de la rue, l'existence de quatre ordres de conflits : entre acteurs (entre résidents et passants), généré par la posture des usagers (entre l'espace « lent » pour habiter et l'espace « rapide » pour d'autres activités éphémères), par des usages différenciés en un même moment, et du fait de la pluralité des fonctions.

H. Mwanza, quant à lui, montre, au travers de l'exemple gabonais que des décisions ou faits économiques (choc pétrolier de 1986, dévaluation de 1994), induisent des mutations dans la manière de produire et, de ce fait, dans l'usage des sols : utilisation de l'agriculture par des populations urbaines pour répondre à la demande locale, raccourcissement de la durée de la jachère et recours au système de la location des terres.

La construction sociale de l'espace : accès privilégié ou obstacle ?

Benedikte Zitouni et David Jamar

« L'homme s'approprie l'espace en le parcourant, en le chargeant de significations. Mais en retour l'espace s'approprie l'homme en lui imposant un mode de vie, des modes de sociabilité, une tonalité émotionnelle. L'approche anthropologique offre un accès privilégié aux pratiques spatiales et à la construction de significations. L'ethnographie du quotidien permet par exemple d'observer les pratiques dans leur empirie. Mais une anthropologie de l'espace ne peut se construire sans une collaboration avec ces autres penseurs de l'espace et de la territorialité que sont les architectes, les urbanistes, les géographes... »

En quelques phrases le Laboratoire d'Anthropologie de la Communication résume bien l'étude de l'espace par les anthropologues et les sociologues. Arrêtons-nous sur le mot « mais » de la dernière phrase. Ce mot, peu important lorsqu'il signifie une complémentarité de principe entre les disciplines, devient un pivot de réflexion lorsqu'il se retourne contre les anthropologues et les sociologues qui pensent l'espace. L'idée de la construction sociale est un accès privilégié à l'espace mais fait également obstacle à d'autres accès à l'espace que nous devons mener *en tant qu'anthropologues et sociologues*. Le texte suivant s'articule autour du mot fatidique « mais » qui le scinde en deux parties :

- Dans la première partie nous défendons l'originalité de penser l'espace comme une construction sociale en poussant à bout cette idée : l'espace serait la médiation et le lieu de cristallisation des interactions entre tout groupe d'hommes ayant des relations formelles ou informelles à cet espace.
- Dans la deuxième partie nous explorons d'autres accès à l'espace : en étudiant des écologies d'objets, des systèmes complexes d'agir et des dynamiques de reconfigurations non humains, les anthropologues et les sociologues peuvent rendre compte de l'espace en tant qu'une entité physique existant et agissant en dehors de la réalisation des hommes.

La socialisation de l'espace

Monographies récentes sur les relations d'hommes à l'espace

Ces dix dernières années, l'anthropologie et la sociologie du quotidien ou du monde (post) moderne ont produit des monographies qui explorent la relation entre l'espace et ses usagers. Les stations de métro ou les aéroports, les jardins publics, les itinéraires de la course à pied, les rampes et trottoirs de skate board sont étudiés respectivement par M. Augé (1992), P. Sansot (1993), M. Segalen (1994), C. Calogirou et M. Touché (1995, 1997).

stacle ?

mais en retour
ciabilité, une
tiques spatia-
mple d'obser-
onstruire sans
t les architec-

résume bien
s sur le mot
complément-
l se retourne
la construc-
le à d'autres
iologues. Le
eux parties :
pace comme
ait la média-
ommes ayant

: en étudiant
amiques de
euvent rendre
ant en dehors

ou du monde
entre l'espace
es, les itinéraires
és respective-
. Calogirou et

Ces auteurs accomplissent trois exploits : ils redéfinissent le groupe et l'espace par l'étude d'une pratique sportive ou quotidienne; ils construisent la relation entre l'espace et son usager dans une empirie foisonnante où les impressions personnelles côtoient les chiffres et études académiques; ils explorent des horizons apparemment connus de notre quotidien avec un regard mêlant étrangeté et connaissance intime.

Premier exploit. En plaçant la relation de l'homme à l'espace sous les égides d'une pratique (skate board, voyage aérien, ...), les auteurs cités redéfinissent les notions de groupe et d'espace car ils décroissent celles-ci. Envisagés sous l'angle d'une pratique, le groupe devient un ensemble d'individus ouvert et éclaté nécessitant ni liens de connaissance personnels ni proximité géographique entre les individus pour exister et l'espace devient un ensemble de lieux pratiqués par le groupe, ensemble dès lors mouvant et sans cesse transformé. Par exemple, les coureurs participant à des courses métropolitaines et annuelles ne peuvent être définis par une délimitation géographique, politique ou administrative et deviennent dès lors un ensemble d'individus nomades liés entre eux par des événements de masse (Segalen, 1994).

Deuxième exploit. Les auteurs cités érigent la relation entre le groupe et l'espace d'une pratique comme le centre d'un questionnement auquel ils ramènent tout élément empirique aussi imposant ou futile qu'il puisse paraître. Paroles poétiques, introspection privée, reconstructions historiques, analyses des gestes, ... les monographies questionnent la relation d'un groupe à un espace en explorant des horizons éclatés dont émerge la relation d'appropriation, effaçant ainsi les frontières entre le détail intuitif et la preuve autoritaire. Par exemple, C. Calogirou et M. Touché (1995, 1997) évoquent la richesse de la relation entre le skate boarder et son espace de pratique en s'intéressant au son du skateboard et à la texture du bitume.

Troisième exploit. L'étude des espaces et des pratiques quotidiens reconnaît le savoir intime et la création d'étrangeté comme sources de connaissance et permet ainsi d'imaginer des relations plus ou moins fictives aux espaces qui nous entourent pour mieux comprendre celles qui nous lient effectivement à ces espaces. Par exemple, Augé (1992) construit deux pôles modélisés – le lieu et le non-lieu dont les figures typiques seraient le village africain d'antan et l'aéroport postmoderne – ayant chacun un contenu précis mais imaginés selon une introspection quotidienne et selon la projection sur des horizons plus construits (rites d'initiation, village traditionnel, ...).

Sans que cela amoindrisse le mérite des exploits, les auteurs cités déforcent l'idée de la construction sociale de l'espace en la réduisant à l'action spatiale d'un groupe d'hommes au lieu d'envisager l'espace comme une construction sociale de divers types d'acteurs. Avec eux, l'étude de l'appropriation ou la construction sociale de l'espace sont devenues synonyme de l'étude de la signification et de l'usage d'un espace pour et par ceux qui ne la possèdent pas mais en font l'usage, usagers qui font preuve de créativité et d'une capacité de détournement malgré les impositions et normes des autres constructeurs de l'espace.

Par exemple, lorsque Calogirou et Touché (1995, 1997) envisagent les frictions entre les skate boarders et les habitants de quartiers résidentiels, la relation principale reste celle du skate boarder au bitume et l'étude ne fait qu'englober d'autres usagers de l'espace. Idem pour Augé (1992) lorsque celui-ci envisage le non-lieu qu'à travers les yeux de celui qui va prendre l'avion, le métro ou de celui qui est patient dans un hôpital.

Pourquoi ne pas considérer les propriétaires de l'aéroport, ses architectes, ses financeurs, ses travailleurs ? Ne construisent-ils et ne s'approprient-ils pas aussi l'aéroport ? La construction sociale n'englobe-t-elle pas au minimum tous ces acteurs ? Pourquoi cantonner l'appropriation aux usagers ? Vous nous répondez : parce que c'est leur objet, ces auteurs veulent développer la relation entre un groupe et un espace de pratique. Justement, c'est là que le bât blesse... La construction sociale de l'espace n'est une idée forte qu'à partir du moment où elle intègre une diversité de relations à cet espace.

Etudes de propriété et études d'appropriation

L'analyse de la propriété entend étudier les transactions matérielles, les contrats et les règles juridiques effectués ou créés par les propriétaires, les aménageurs et les normateurs d'un espace, espace qui est dès lors envisagé comme un objet de marchandisation matérielle et virtuelle (la mise en scène publicitaire) et d'imposition d'un projet plus ou moins hégémonique. Par exemple, la sociologie urbaine des Etats-Unis (Sorkin, 1992; Davis, 1997; Hannigan, 1998) a démontré que le renouvellement de la rente par les promoteurs immobiliers, la réalisation d'une stratégie foncière par les mastodontes de la consommation et du loisir, le marketing de la ville opéré par les autorités publiques et la mise sous contrôle de l'espace urbain font émerger une ville où l'espace public se « privatise » et la population se « dualise ».

L'analyse de l'appropriation entend étudier les significations et usages d'un espace chez les usagers ou autres acteurs sans pouvoir formel sur l'espace, espace qui est dès lors envisagé comme une oeuvre de créativité inscrite dans les actions quotidiennes.

nes ou exceptionnelles de détournement vis-à-vis de l'usage normé de l'espace. Par exemple, les monographies citées plus haut attachent une grande importance au pouvoir de ré-appropriation des rues et des espaces publics par les usagers : la course à pied est intimement liée au refus des citadins d'être cantonnés à l'extérieur de la ville dans des stades d'athlétisme (Segalen, 1994); le skate board est un moyen de détournement, de transgression et de redéfinition des circulations urbaines (Calogirou et Touché, 1995, 1997).

La dissociation des études sur l'appropriation et sur la propriété a, selon nous, traversé l'histoire de la sociologie où les macro et micro acteurs étaient rarement intégrés au même titre dans une étude. Mais elle nous semble être plus récente dans l'anthropologie où tous les acteurs de la société étudiée – invention d'une entité close et géographiquement limitée – étaient généralement envisagés. Tout se passe comme si l'anthropologie adopte les clivages propres à la sociologie lorsqu'elle étudie les sociétés contemporaines et les espaces (post) modernes. Tout se passe comme si la sociologie érige les paroles, les gestes, les signes et la proximité physique comme seul acteur d'une sociologie du quotidien où n'ont que faire les relations formelles à l'espace et les acteurs invisibles des coulisses.

Selon nous, la dissociation entre les notions de propriété et d'appropriation est renforcée, voire ancrée, dans un ensemble d'oppositions quasi axiomatiques de la sociologie. Ces oppositions peuvent être résumées aux cinq binômes suivants :

- Société et acteur : la société donne naissance à l'acteur par le processus de la socialisation – apprentissage par l'acteur des codes et des normes qui lui pré-existent – et l'acteur donne naissance à la société future par ses actions combinées à celles d'autres acteurs.
- Société et communauté : la société se compose d'individus séparés et étrangers les uns aux autres qui tissent des liens entre eux sur fond d'intérêt personnel, de calcul et d'abstraction tandis que la communauté se compose de groupements – dans lesquels dominent les rapports de sang, de voisinage ou de spiritualité – qui tissent des liens organiques entre eux.
- Aliénation et identité : l'aliénation rend l'individu étranger à lui-même en niant la créativité de l'individu et son appartenance à un groupe ou à un espace tandis que l'identité affirme la créativité qui lie l'auteur à son objet et rattache l'individu à des relations sociales et à des groupements qui le dépassent.
- Espace vierge et territoire : l'espace vierge est soit libératoire car anonyme, soit il est aliénant car le pouvoir économique et politique y impose ses valeurs collectives tandis que le territoire est un espace identitaire, clos, limité, approprié par les usagers ou habitants qui le marquent par les empreintes de leur présence.

- Pouvoirs dominants et individus dominés : les dominants sont des pouvoirs froids, impersonnels et calculateurs qui imposent la valeur d'échange et une société où règne le statu quo et l'injustice tandis que les dominés sont soit des éponges apathiques, soit des individus ingénieusement inspirés dans leurs actions de détournement quotidiennes ou exceptionnelles.

Les études sur la propriété s'articulent autour des premiers termes axiomatiques. Par exemple, les études sur la privatisation de l'espace public mettent en scène des entreprises et conglomérats manipulateurs (pouvoirs dominants) qui exercent une contrainte sociétale et spatiale sur l'acteur individuel (société), réduisant celui-ci à néant (aliénation) en lui imposant une ville où règnent l'individualisme, le calcul, l'échange commercial (société) et l'inauthenticité des non-lieux (espace vierge).

Les études sur l'appropriation s'articulent autour des seconds termes. Par exemple, les monographies citées ci-dessus mettent en scène des citoyens usagers – dont la créativité ferait d'ailleurs rougir n'importe quel mastodonte économique ou pouvoir politique ! – (individus dominés) qui par les ruses quotidiens de subversion élargissent leurs marges de liberté (acteur) afin d'œuvrer plus ou moins explicitement pour une ville où règneraient des intérêts collectifs et une proximité sociale (communauté) et qui se composerait de lieux authentiques et d'espaces conviviaux (territoire, identité).

Bien que nous ayons grossi les traits caractéristiques des deux types d'études et bien que les oppositions axiomatiques soient maintes fois récusées – notamment dans la volonté de dépasser le débat sur l'individualisme versus le holisme ou sur la société moderne versus la société traditionnelle –, nous sommes persuadés que ces oppositions traversent les études contemporaines de nombreux anthropologues et sociologues. Par exemple, les études sur la rétro-action entre l'homme et l'espace reproduisent le schéma axiomatique reliant la société et l'acteur : l'espace pré-existe à l'acteur, facilite ou entrave certaines actions de celui-ci tandis que l'acteur peut choisir de transformer l'espace (Rémy et Voyé, 1992). Autre exemple, les études urbaines opposent l'espace vierge au territoire identitaire comme en témoignent les terminologies suivantes : espace marchandise ou espace oeuvre (Lefebvre, 1968; Ledoux, 1983), espace fonctionnel ou espace vécu (Fischer, 1983), centre ou haut lieu (Rémy, 1984), scène ou territoire (Bourdin, 1987).

Relations sociales à l'espace

Dans nos monographies sur l'espace de pêche à Bonifacio (Jamar, 1999) et les complexes de cinémas à Bruxelles (Zitouni, 1999) nous avons envisagé les acteurs de la propriété et ceux de l'appropriation afin d'étudier la construction

sociale mise en oeuvre par *tous* les acteurs de l'espace de pêche ou des complexes de cinéma : d'une part, l'Etat, les organismes écologiques, les plaisanciers, les pêcheurs professionnels, les touristes et les passants du port bonifacien; d'autre part les traités internationaux de l'OMC sur les services culturels, les entreprises UGC et Kinopolis, les autorités de la Région Bruxelles-Capitale, les clients d'UGC et de Kinopolis, les habitants des quartiers jouxtant les complexes de cinémas et les indésirables refoulés aux portes de ceux-ci. En d'autres mots, nous avons intégré les acteurs ayant des rapports formels et relativement peu physiques à la construction sociale de l'espace tout en décroissant le groupe de pratique, tout en considérant les détails des relations et tout en mélangeant l'étrangeté à une connaissance intime des espaces ou des groupes.

Nous avons envisagé ce que nous appelons désormais *les relations sociales à l'espace* qui se définissent par les quatre préceptes suivants :

- l'espace est une ressource convoitée par différents types d'acteurs qui se le disputent et qui possèdent des degrés d'emprise très divers sur lui;
- la relation des acteurs à l'espace se comprend comme les relations entre ceux-ci médiées par l'espace;
- la propriété et l'appropriation de l'espace sont l'état de fait et l'acte d'un ensemble de pratiques exercées par tous les acteurs;
- le degré d'emprise de chaque acteur doit être appréhendé en relation à celui des autres acteurs.

Les relations sociales à l'espace s'inscrivent dans une affiliation diversifiée allant des études anthropologiques de la propriété (M. Godelier) et de l'échange (B. Malinowski, M. Mauss) aux études sociologiques de l'urbanisme (J.-P. Lacaze) et de la production de l'espace (H. Lefèvre, C. Topalov). Ces études poussent à bout l'idée de la construction sociale de l'espace en définissant celui-ci d'une part, comme un objet de médiation des rapports sociaux entre les différents acteurs qui agissent sur cet objet et d'autre part, comme fait total qui cristallise et reflète la globalité de la société envisagée. Pousser à bout l'idée de la construction sociale de l'espace signifie donc *la négation de cet espace en tant que objet physique ayant des modalités d'actions propres*. M. Godelier explicite bien cette socialisation de l'objet physique :

« (Avec Marx) sont passés au premier plan de l'analyse non plus les rapports des hommes avec la nature, leurs modes de subsistance et les diverses manières d'exploiter les ressources de la nature, mais les rapports des hommes entre eux, leurs diverses manières de coopérer ou de s'exploiter dans l'usage de la nature, dans son appropriation. » (Godelier, 1978:47)

Les relations sociales à l'espace associent propriété et appropriation, rendent compte des asymétries entre les acteurs, remettent en question l'opposition entre territoire et espace vierge et reformulent la question causale entre l'homme et l'espace.

Propriété et appropriation. La propriété se redéfinit comme une emprise sur l'espace qui ne se cantonne plus à un titre juridique ou à une transaction économique mais qui est la consolidation plus ou moins formelle de pratiques d'appropriation. Cette consolidation s'exprime tant par les règles de références – règlements internes d'un cinéma, uniformes des agents de sécurité, permis de pêche, ... – que par l'emprise actualisée et plus ou moins reconnue par les différents acteurs – occupation d'un espace de pêche, interdiction du droit de regard sur le contenu de la pêche, itinéraires des agents privés autour du complexe de cinémas, ... L'appropriation n'est plus cantonnée à l'acte de détournement ou l'usage quotidien mais devient la pratique de rendre propre, de faire sien une ressource, quelle que soit cette pratique : elle peut être l'achat ou la location des infrastructures, l'exclusion de tiers, la gestion interne de la sécurité, l'occupation des bancs publics ou la consommation sur place.

Les asymétries. La négociation et l'imposition d'emprises sont disputées par des acteurs ayant des moyens et des statuts très différents, obtenus par l'acquis d'autres emprises, et dès lors elles actualisent et créent des rapports de forces entre les acteurs. Il ne s'agit alors plus de dire que le citoyen aliéné ne possède plus son espace de loisir mais de dire qu'il le possède bien moins que ne le font Kinopolis et UGC, il ne suffit plus de dire que le skate boarder redéfinit la circulation urbaine mais de dire qu'il le fait par rapport aux impositions des autorités urbaines.

La question des territoires. Les relations sociales à l'espace impliquent qu'aucun espace n'est sans significations puisqu'il est a priori approprié par des acteurs, quels que soit leur nature. Tout espace est à la fois marqué et vierge, approprié et aliénant, territoire pour les uns et espace pour les autres. L'inscription au sol identitaire dans le territoire n'est plus l'apanage des habitants ou usagers car elle peut également s'exprimer par un distributeur de boissons portant le nom d'une entreprise connue. Dans la question des relations sociales à l'espace l'opposition entre territoire et espace vierge n'a plus de sens et du même coup, nous évitons d'autres oppositions quasi axiomatiques de l'anthropologie et de la sociologie.

La réciprocité entre l'homme et l'espace. L'homme parle-t-il à l'espace ? L'espace parle-t-il à l'homme ? L'homme possède-t-il l'espace ? L'espace possède-t-il l'homme ? Au vu des relations sociales à l'espace aucune de ces propositions n'est pertinente car l'homme parle à l'homme, l'homme possède l'homme à travers la maîtrise sur l'espace. En s'appropriant l'espace, l'homme se place d'emblée dans une relation sociale à un autre homme tentant également de s'approprier l'espace.

Nous concluons la première partie en vantant les mérites des relations sociales à l'espace et à travers elle l'idée originale proposée par l'anthropologie et la sociologie d'envisager l'espace comme une construction sociale : la socialisation de l'espace et donc la négation de l'espace en tant qu'objet physique autonome a permis de comprendre que l'objet matériel est *aussi* un objet social, un objet convoité, un objet approprié, un objet à signification sociétale, un objet pensé, un objet conçu à travers lequel l'homme peut agir sur l'homme.

La revanche de l'espace

« Le centre de préoccupation du sociologue n'est pas l'espace mais la contribution de celui-ci à la constitution des acteurs sociaux et de leurs rapports, autant au plan des représentations que des interactions. » (Rémy, 1984:495)

De Marx à Godelier à Rémy ou à Segalen nous nions tous l'existence d'une entité physique régie par ses propres potentialités et modalités d'action en socialisant l'espace. Et parfois nous allons plus loin en suggérant qu'il n'y a d'espace que lorsqu'il est envisagé par l'homme. Si d'autres disciplines étudient l'espace sous des aspects non sociaux, nous rétorquons que celles-ci ne s'y attarderaient pas si l'espace ne revêtait pas des enjeux ou des intérêts *sociaux* : le géologue s'intéresserait-il aux minéraux si ceux-ci n'étaient pas reconnus comme une matière vitale ? L'architecte étudierait-il les formes et les alignements si l'art et la construction n'étaient pas contestées, valorisées et débattues ? Et nous embrayons : fondamentalement, on parle l'espace parce qu'on l'a conçu et on le conçoit parce qu'on en a déjà parlé, petit à petit il se construit dans les esprits, si l'espace existait avant cela (bien sûr) il est porté à notre connaissance parce qu'il est le noeud de nombreux enjeux sociaux, il existe (socialement) parce qu'on l'a parlé.

Tentons de soustraire l'idée de la construction sociale de l'espace aux théories sur la ville, sur les territoires ou sur les représentations spatiales et il ne reste quasi rien : les constats et réflexions s'effondrent dans le vide occasionné par la disparition de notre fameuse idée. Tentons maintenant d'insérer une nouvelle idée selon laquelle l'espace est une entité physique ayant ces propres possibilités et modalités d'agir. Non pas pour remplir un vide laissé par l'autre idée, non pas pour se substituer à celle-ci et certainement pas pour compléter celle-ci mais pour créer des nouvelles possibilités d'étudier l'espace anthropologiquement et sociologiquement tout en laissant les anciennes possibilités foisonner à leur guise.

La construction sociale ne suffit pas, ne suffit plus... Et si nous envisagions l'espace comme un objet qui mérite d'être étudié « pour lui même » ? Et si nous acceptons le défi que nous lance l'espace après tant de décennies de socialisation ? Et si nous

l'aidions à se venger ? Pourquoi : parce que nous sommes lasses d'étudier l'espace en rôdant le long de ses frontières; parce que nous sommes lasses de l'instrumentaliser conceptuellement en tant que boîte noire dont le contenu nous importe peu; parce que nous sommes lasses de ne jamais pouvoir nous arrêter et regarder l'enceinte encerclée.

Ecologie des objets

Une première piste pour dé-socialiser l'espace nous est proposée par Mike Davis dans *Ecology of fear* publié aux Etats-Unis en 1999. Afin d'étudier Los Angeles, Davis envisage un système complexe d'agir dans lesquels les acteurs naturels (incendies, tremblements de terre, ouragans, faune sauvage, ...) interviennent au même titre que les inventions scientifiques et littéraires (théories séismologiques, récits bibliques, sciences-fictions dystopiques, ...) et les pratiques humaines (migrations, stratégies politiques, discriminations raciales, ...).

L'auteur efface les frontières classiques entre l'homme et son espace, entre fait humain et fait naturel ou matériel en faisant émerger tout événement d'une écologie d'acteurs divers. Par exemple, les incendies dans les quartiers pauvres du centre-ville deviennent *l'écologie fondamentale du feu* ou *l'algorithme du désastre* (Davis, 1999:112) où agissent le biotope résidentiel transformant les demeures en soufflets macabres, les mots utilisés par les commentateurs passant sous silence la responsabilité humaine des désastres récurrents et les hommes politiques affectant peu de subsides aux mesures de prévention et de contrôle. Autre exemple, les ouragans ou tremblements de terre s'imbriquent dans une *dialectique du désastre ordinaire* (idem : premier chapitre) où le vocabulaire du climat anglais tempéré, les mythes idylliques et les paradigmes scientifiques victoriens côtoient le biotope suburbain quadrilinéaire, la spéculation immobilière et le marketing urbain.

Non seulement Davis intègre les faits « naturels » dans une écologie de la ville mais il en fait des acteurs capables d'agir. Par exemple, les failles séismiques se parlent : elles communiquent entre elles et forment un système séismiques sud californien mis en réseau à d'autres systèmes séismiques. Autre exemple, le feu accélère la gentrification des collines de Malibu et génère des valeurs d'exclusivité sociale : le feu n'est pas un prétexte, ni une construction sociale mais un acteur car son action évoque une telle hantise qu'il produit une gentrification. Dernier exemple, Los Angeles et le paysage sud-californien sont des acteurs : la ville se déploie dans un système de ruptures et de désastres ordinaires sans qu'elle ne se soit donnée les possibilités d'interagir efficacement avec celui-ci car, depuis sa naissance, elle a rejeté et refusé de nombreux plans d'urbanisme écologiques prenant en compte le système complexe d'agir dans lequel elle s'est installée.

L'auteur conclut par un fait divers qui met en scène l'ambition du livre. Le 30 avril 1992 un satellite équipé d'un senseur thermique très développé détecte une anomalie à Los Angeles. Après de nombreuses comparaisons à d'autres photos de satellite, il devient évident que le senseur a révélé les émeutes de Rodney King.

«In this fashion, the Rodney King Riot, although composed of tens of thousands of individual acts of anger and desperation, was perceived from orbit as a unitary geophysical phenomenon, comparable to the eruption of Mount Pinatubo in the Philippines in 1991 or the huge fires (also a form of arson) that consumed Indonesian forests in 1997 (...) Seen from space, the city that once hallucinated itself as an endless future without natural limits or social constraints now dazzles observers with the eerie beauty of an erupting volcano.» (idem : 422)

Davis propose d'envisager une écologie des objets c'est-à-dire un système complexe d'agir où interviennent des objets humains et non-humains pour faire émerger un événement unique non prédictible. Cette piste de réflexion implique trois changements pour les anthropologues et les sociologues qui étudient l'espace.

- Renonçons à dire que nous étudions *l'espace* et disons que nous étudions le feu, le banc public, la caméra de contrôle, le logement, ... qui ont leur écologie d'émergence propre et qui agissent dans des écologies d'objets telles celles de la ville, du complexe de cinémas ou du port de pêche. L'étude de *l'espace* devient alors l'étude des *objets*.
- Renonçons à l'opposition entre l'homme et l'espace, entre le social et le naturel ou le matériel. L'objet ne nécessite pas que nous lui attribuions une telle étiquette puisque nous nous intéressons surtout à son émergence et à son action dans une écologie des objets. Attention ! Les *processus* de naturalisation ou de socialisation des objets, eux, peuvent être envisagés : par exemple, le discours naturalisant les discriminations raciales sont un objet à part entière dans le système complexe d'agir de Los Angeles.
- Étudions la dynamique interne, les logiques et modalités d'actions propres à l'objet ou, en d'autres mots, étudions son écologie d'émergence où différents acteurs interagissent. Faute de cette étude, l'objet ne peut être étudié comme acteur « pour lui-même ».

Dans *Ecology of fear* Davis n'étudie pas Los Angeles selon l'idée de la construction sociale de l'espace. L'acteur peut y être un objet non humain, l'objet n'y est pas défini dans son rapport à l'homme et, très important, l'objet n'agit pas en tant que produit de l'homme. *Ecology of fear* est une monographie qui n'étudie plus la ville comme un « espace » mais comme un objet émergent de ce que nous avons appelé le système d'agir complexe ou l'écologie des objets.

Singularités oubliées

La deuxième piste nous est proposée par la sociologie de l'art et par la philosophie des sciences et des idées.

H. Becker (1988), R. Moulin (1992), P. Francastel (1993) et P. Bourdieu (1998) ont déclenché des polémiques dans les sciences sociales où des sociologues les accusent de réduire l'art à une activité sociale comme une autre et de construire un monde théorique heurtant – à juste titre – pour les artistes : l'art est le produit d'un habitus, une marchandise créant des plus-values extravagantes et une excuse à la constitution d'un milieu artiste exclusif – réalité qui est légitimée et dissimulée par les soit-disants préoccupations, motivations et intérêts plus nobles des artistes.

B. Péquignot (1993) et N. Heinich (1998) proposent une sociologie de l'œuvre qui prend aux sérieux les paroles dans et du milieu artiste, qui ne s'arroge pas l'arrogante prérogative de révéler aux acteurs les « vrais » ressorts de leurs actions et qui explore les questions inattendues que pose inéluctablement l'art à la sociologie. B. Péquignot (1993) adopte une posture foucaldienne en étudiant l'objet d'art, comment celui-ci agit et dans quelle mesure celui-ci reconfigure le monde et les objets avec lesquels il est en relation : l'objet est étudié car il recèle un projet et une signification autonomes qui sont *ensuite* mis en relation à des configurations historiques, sociales ou autres. N. Heinich (1998) adopte une posture relativiste en affirmant que la spécificité de l'objet est la spécificité des créateurs de l'objet et de ceux qui la mettent en scène : elle construit un savoir dialogique et autonome en reprenant les paroles et commentaires des artistes, des critiques et des historiens de l'art sans faire référence aux mondes extérieurs.

Prenons un exemple : *Les Ménines* de P. Picasso par B. Péquignot (1993). Il s'agit d'une série de tableaux réinterprétant l'œuvre de Velasquez et conçue par Picasso comme une œuvre en devenir, c'est-à-dire une œuvre en appelant une autre et créant une succession pour elles-mêmes. Péquignot entre littéralement dans les tableaux pour en étudier les éléments, la structure, la succession et les rapports de l'un à l'autre. Il étudie également le discours du peintre sur la série de tableaux, notamment sur les motivations de la succession et de l'évolution de celle-ci. Il refuse l'étude sémiologique car celle-ci relie les éléments des tableaux à des signes et oppositions extérieures par des liens structurels rigides et lui préfère l'étude interprétative où le sociologue évalue l'organisation spatiale *particulière* mise en place par l'objet d'art. *Ensuite*, il rapproche l'organisation propre de l'œuvre à des ruptures historiques : par exemple, la structure géocentrique du tableau de Velasquez rappelle les théories coperniciennes tandis que l'organisation spatiale chez Picasso est sans centre.

Dans la philosophie et notamment dans la philosophie des idées et des inventions, M. Foucault (1969) et plus récemment I. Stengers (1995) mettent en scène la singularité et l'action propre des objets.

En proposant l'analyse archéologique des objets discursifs et non discursifs, M. Foucault (1969) ne tente pas de supplanter des analyses historiques ou sociales mais d'attribuer un degré de positivité tel aux *constellations interdiscursives* qu'elles puissent être étudiées indépendamment de ce que nous nommons communément le contexte. Des textes, discours ou institutions peuvent être reliés les uns aux autres afin de créer une constellation interdiscursive agissante et ayant sa structure interne propre. Par exemple, les inventions théoriques sur la folie, les règlements administratifs et l'environnement hospitalier créent l'état actuel de la folie. Autre exemple, des textes sans auteurs peuvent être reliés les uns aux autres et créer des configurations propres dont la création change les possibles du monde qui le succède. M. Foucault propose avant tout d'étudier l'objet sans lui attribuer le rôle d'être significatif d'une totalité ou d'une essence extérieures à lui-même.

I. Stengers (1995) propose une philosophie des sciences qui ne traite pas le scientifique en suspect mais le respecte en tant qu'interprète privilégié de sa science. La science ne peut être comprise ni étudiée si sa motivation première – les questions que pose la matière au scientifique passionné – est niée.

« On peut comprendre comme un "cri" la protestation des scientifiques contre l'approche des sociologues, comme l'expression tout à la fois d'une blessure, d'une révolte et d'une inquiétude. Blessure, parce qu'ils "savent bien" que leur activité n'est pas qu'une activité sociale "comme les autres", qu'elle expose à des risques, à des exigences et à des passions sans lesquelles elle ne serait que bureaucratie de chiffres ou construction obsessionnelle de réseaux métrologiques. Ils sont les premiers à reconnaître qu'elle est cela "aussi", mais ils savent qu'elle n'est pas "que cela". » (Stengers, 1995:23)

Que nous apprennent M. Foucault (1969), B. Péquignot (1993), I. Stengers (1995) et N. Heinich (1998) sur la dé-socialisation de l'espace par les anthropologues et les sociologues ? Ces auteurs semblent suggérer que l'exploration d'autres idées que celle de la construction sociale de l'espace exige que nous fassions preuve d'une posture humble, d'une volonté de traduction et d'une passion pour les objets ou sujets non-humains.

- Une posture humble face à l'objet et ses créateurs. Après avoir réduit le logement à la marchandisation (Topalov, 1987) nous devons l'analyser comme une entité physique régie par ses propres possibilités matérielles, techniques et esthétiques, nous devons le comprendre dans le champ de sa création par l'étude dialogique des critiques, des théoriciens et des praticiens de l'architecture. L'humilité signi-

fié que nous acceptons l'idée partielle de la construction sociale de l'espace et que nous osons regarder l'espace en dehors des relations sociales qui l'instrumentalisent.

- Une volonté de traduction. Après avoir révélé que les rues et les places publiques sont socialement construites (Sorkin, 1992; Calogirou et Touché, 1995, 1997), nous devons nous laisser interroger par elles et accepter de les traduire comme des agencements physiques agissant sur l'évolution des villes. La volonté de traduction signifie que nous ne posons pas l'anthropologie et la sociologie comme la lecture consolidée et révélatrice du monde « réel » mais comme une tentative sans cesse renouvelée et diversifiée de traduire le monde.
- Une passion pour les objets ou sujets non humains. Après avoir transformé les aéroports en parenthèses existentielles entre des mondes hétérogènes pour les usagers (Augé, 1992) nous devons nous intéresser à l'aéroport comme une entité qui mérite toute notre attention et notre sérieux parce qu'il est un objet autonome que nous pouvons mettre en relation à d'autres aéroports et qui forment alors une configuration propre agissant sur d'autres objets ou sujets (non) humains. La passion pour les objets ou sujets non-humains signifie que nous devons étudier l'objet sans lui attribuer le rôle d'être significatif d'une totalité ou d'une essence extérieures à lui-même.

Pour conclure : ce texte veut convaincre de la nécessité à *mettre en risque* nos évidences, à *prendre au sérieux* l'espace physique dont nous laissons l'étude à d'autres penseurs de l'espace et à cesser d'assommer de verdicts des objets dont nous n'avons même pas étudié le contenu et les motivations intrinsèques. Nous sommes persuadés que l'étude des écologies d'émergence, des systèmes complexes d'agir, des configurations positivant l'action des objets singuliers permet d'ouvrir notre champ des possibles. Certes, l'espace est construit socialement mais n'est-il « que cela » ? Certes, l'anthropologie et la sociologie étudient l'homme mais se définissent-elles dans les limites de cet objet ? Certes, nous aimons révéler au monde les relations de pouvoir et les motivations incorporées ou cachées des actions mais ne voulons-nous pas aussi étudier les choses qui nous environnent et avec lesquelles nous formons un monde ?

Bibliographie

- Augé, M. 1992. *Non-lieux*. Paris : Seuil.
- Bourdin, A. 1987. « Urbanité et spécificité de la ville », *Espace et Société*. 48-49:241-265.
- Calogirou, C. et Touché, M. 1995. « Sport-passion dans la ville : le skateboard », *Terrain*. 25.

- Calogirou, C. et Touché, M. 1997. « Des jeunes et la rue : les rapports physiques et sonores des skateurs aux espaces urbains », *Espaces et société*. 90-91:69-88.
- Davis, M. 1997. *City of Quartz*. Paris : La Découverte.
- Davis, M. 1999. *Ecology of Fear*. New York: Vintage Books.
- Foucault, M. 1969. *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- Godelier, M. 1978. « L'appropriation de la nature. Territoire et propriété dans quelques formes de sociétés précapitalistes », *La pensée*. 198:7-50.
- Hannigan, J. 1998. *Fantasy City*. London/New York: Routledge.
- Jamar, D. 1999. « Pêcheurs bonifaciens : les fonds et la ressource », *Strade*. 7:69-100.
- Lacaze, J.-P. 1999. *Les méthodes de l'urbanisme*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Lefebvre, H. 1968. *Le droit à la ville*. Paris : Anthropos.
- Lefebvre, H. 1974. *La production de l'espace*. Paris : Anthropos.
- Rémy, J. 1984. « Centration, centralité et haut-lieu : dialectique entre une pensée représentative et une pensée opératoire », *Revue de l'Institut de Sociologie*. 3-4:449-468.
- Rémy, J. et Voyé, L. 1992. *La ville : vers une nouvelle définition*. Paris : L'Harmattan.
- Sansot, P. 1993. *Jardins publics*. Paris : Pierre Payot.
- Segalen, M. 1994. *Les enfants d'Achille et de Nike*. Paris : Métallié.
- Sorkin, M. (Ed.) 1992. *Variations on a theme park*. New York: Hill and Wang.
- Stengers, I. 1995. *L'invention des sciences modernes*. Paris : Flammarion.
- Topalov, C. 1987. *Le logement en France*. Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- Zitouni, B. 1999. *Approprier l'espace de loisirs à Bruxelles : le mégaplexe cinématographique*. Université Libre de Bruxelles.